

temps à vous faire sourire et à empêcher de pleurer une foule de pauvres gens.

Mme des Friquettes.—Et l'on dit du mal des femmes !

D'Arzac.—Il faut bien vivre.

D'Auberive.—Ce n'est pas un mot ?

D'Arzac.—Je ne crois pas...

Mme des Friquettes.—Bravo ! mon cher marquis ! la mode est un devoir.

Mme Oviedo. — La mode est une mission !

D'Auberive.— La mode est un instinct. Elle est aussi vieille que le monde. Elle a toujours existé depuis qu'il y a des femmes et qui trompent...

Mme Dupont de la Nièvre.—Pourtant lorsqu'il n'y avait pas de glace pour se coiffer et s'habiller ?...

D'Auberive.—Il y avait le cristal des sources et le miroir tranquille des étangs.

Mme des Friquettes.—Et lorsqu'on ne portait pas de vêtements ?...

Mme Oviedo.—Oui, lorsqu'on allait tout nu ?

D'Auberive.— La mode existait tout de même. On en a certainement lancé plus d'une au paradis terrestre.

D'Arzac.—Le boa... C'est un mot.

D'Auberive.—Savez-vous ce que dit Eve à Adam quand de côté elle se fut faite femme ?

Mme des Friquettes.—Ma foi non...

D'Auberive. — Eh bien, lorsque Adam s'éveilla de ce premier sommeil—qui, suivant le mot d'un poète fut son dernier repos—Eve était debout près de lui, toute fraîche sortie des mains du Créateur. Elle se cambra, s'étira les bras, soupira et sans transition déclara : "Mon ami, je n'ai rien à me mettre..."

Mme Dupont de la Nièvre.—Comme c'est vrai !

D'Auberive.—Et voilà comment la mode fut créée cinq minutes environ après la femme. Car, bien entendu, Eve se mit de suite en quête de parures assorties à son genre de beauté, au temps qu'il faisait et aux milieux qu'elle fréquentait. Elle lança d'abord la feuille de figuier, puis, bientôt celle de l'acacia plus discrète et moins habillée, puis celle du maronnier plus cérémonieuse, celle de la fougère plus fantaisiste...

Soyez assurée que lorsque notre première mère rentrait en retard

dans sa cabane, Adam devait lui demander : "Qu'avez-vous fait ma chérie ?" Et elle ne manquait pas de lui répondre, en préparant le miel de cinq heures : "Mon ami, je cherchais dans la forêt des feuillages qui allaient avec la couleur du ciel et celle de mes cheveux." La forêt, ce fut la première couturière.

Mme Dupont de la Nièvre.— Déjà !

D'Auberive.—Oui, madame, déjà. D'ailleurs, avant de pouvoir soumettre la forme de leurs vêtements aux caprices de la mode—puisque vêtements alors point n'était—les hommes et les femmes y soumièrent leur corps. Voyez plutôt les sauvages, qui ignorent jusqu'à l'usage du pagne le plus dérisoire. Chez eux, le tatouage varie d'année en année. Vous n'ignorez pas qu'en Chine il est d'une élégance élémentaire pour les femmes de réduire leurs pieds à l'état de petits moignons. Mais savez-vous que vers le haut Zambèze il est une tribu où le nez découpé en petites lanières se porte couramment, et qu'au Groenland, certaines Laponnes coquettes s'arrachent de deux dents l'une, pratiquant ainsi dans leur mâchoire une série de petits créneaux. Qu'est-ce donc que tout cela si ce n'est la mode, la mode éternelle, universelle, imprescriptible.

Mme des Friquettes.—Comment ! vous osez comparer ces pratiques barbares à nos élégances ?

D'Auberive.—J'ose, chère madame. Élégance en deçà des Pyrénées, ridicule au delà...

Mme Dupont de la Nièvre.—Mais puisqu'il n'y a plus de Pyrénées...

D'Auberive.— Oh ! vous savez, quand il n'y en a plus, il y en a encore ! D'ailleurs, quoi de plus naturel que la versatilité de la mode ? Elle varie dans l'espace comme dans le temps. Quoi de plus différent de vos robes du style Fallières que vos robes du style Carnot ?

Mme des Friquettes.—C'est vrai ; lorsqu'on revoit ses anciennes photographies, on a honte.

Mme Oviedo.—Et l'on se demande comment l'on a pu plaire sous de telles horreurs !

Mme Dupont de la Nièvre.— Et pourtant, on a plu.

D'Arzac.—A verse... C'est un mot : *(Il rit seul, d'ailleurs)*.

Mme des Friquettes. — Il faut bien changer.

Mme Oviedo.—Pour faire la fortune des couturières.

D'Auberive.—Et pour faire la joie des hommes.

Mme des Friquettes.— Vous n'avez pas tout à fait tort. Mon mari, à moi, qui, mon Dieu, en vaut un autre, regarde mes portraits d'autrefois un peu comme ceux d'anciennes maîtresses, avec un sourire où il y a un rien de reconnaissance, pas mal d'indifférence, un soupçon de tendresse et un brin d'ennui...

D'Auberive.— Seulement, mesdames, la vie va si vite à présent, elle est si téléphonique, si automobile, qu'en fait de modes, comme en fait de toutes autres choses, il faut brûler les étapes.

Mme des Friquettes.—Vous ne croyez pas si bien dire : savez-vous l'histoire de Simone Chevière ?

Toutes.—Non ? dites vite !

Mme des Friquettes.—Eh bien ! l'année dernière, vous savez, on portait des jupes en forme, très étoffées, et des manches plates qui allaient à ravir à Simone. A Trouville, où elle passe l'été avec ses parents, elle rencontra le petit La Hire qui s'éprit follement d'elle. Ils furent fiancés en huit jours. Mais le jeune homme était obligé de faire un assez long voyage au Brésil où il a des propriétés. Le mariage fut renvoyé à six mois. La Hire partit. Pendant son absence, patatras, les robes changèrent de forme. Lorsque La Hire revint en France, on faisait des manches très amples, la taille était baissée et les jupes tout à fait collantes. Avec ces toilettes-là, la pauvre petite Simone avait l'air d'un ballon d'enfant au bout d'une perche. Elle paraissait engoncée d'en haut, étriquée d'en bas. Bref, La Hire eut une déception affreuse.....

D'Auberive.—Et le mariage fut rompu ?

Mme des Friquettes.—Net ! Mais voilà le plus beau. A peine le projet était-il abandonné de part et d'autre que les modèles changèrent à nouveau. Simone se retrouva tout à fait à son avantage. La Hire la vit, fut repincé dur comme fer, et on assure qu'il va redemander la main de Simone.

Mme D'Oviedo.— Mais c'est un monstre !

D'Auberive.—Oui, c'est un homme.

G.-A. de Caillavet et R. de Flers.